

le CENTRE du LUXE et de la CREATION

ART, MÉCÉNAT ET CRÉATION

6^{ème} Entretien du Cercle du luxe, le 22 juin 2006

Sophie Saint-Bonnet, *présidente du directoire de DAUM*

François Lesage, *maître brodeur*

Pierre Cornette de Saint-Cyr, *maître d'enchères*

Patricia Martin, *productrice et journaliste à France Inter*



Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Nous allons parler des liens qui existent, qui unissent et qui réunissent l'art, le luxe, le désir de créer, et le mécénat. Nous verrons comment la logique du créateur et celle de l'acheteur se rejoignent dans l'excellence, dans quelle mesure cela change les pratiques du luxe, si cela infléchit la liberté du créateur, et si cela constitue une sauvegarde nécessaire pour le patrimoine.

Sophie Saint-Bonnet. Je voudrais qu'en deux mots, nous puissions vous connaître un peu mieux. Vous êtes présidente du directoire de DAUM depuis tout juste un an, puisque vous avez été nommée au mois de mai de l'année dernière. Vous êtes d'origine nancéenne et vous avez, paraît-il, une passion pour la pâte de cristal ; il y a donc une certaine logique dans cette nomination. Avant cela, vous étiez directrice générale de L'ORÉAL en Autriche. J'aimerais que vous nous disiez comment s'est fait votre passage chez DAUM. Avez-vous été demandée, désirée, choisie ? Comment cela s'est-il passé ?

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Comme souvent, les belles histoires sont des histoires d'amour. C'est donc une histoire d'amour, à double titre. Tout d'abord, pour des raisons personnelles, j'avais très envie de rentrer en France pour refaire ma vie. J'ai alors été contactée par le fonds d'investissement de DAUM qui cherchait un nouveau manager.

Pour la petite histoire, dans le SMS que j'ai reçu et qui me proposait le poste, DAUM était orthographié « DOME »... Je me suis dit que cela n'était pas pour moi, mais après quelques secondes de réflexion, j'ai répondu que s'il s'agissait de DAUM, école de Nancy, 1900, alors oui, j'étais intéressée.

Il s'agit du mélange d'une rencontre, d'un hasard total, et d'une passion, car j'ai l'impression de faire quelque chose que j'adore. Il y a un aspect rationnel du travail, que j'aime beaucoup et que je sais faire grâce à ma formation aux affaires en école de commerce, et puis il y a l'aspect créatif et artistique qui est dans la marque depuis toujours et qu'il faut réveiller. Le challenge est de redresser et relancer l'entreprise avec la nouvelle équipe de direction.

Le bonheur absolu dans cette histoire est que la marque est à plus 30 % de croissance après un an. Nous avons équilibré les comptes l'année dernière en six

mois et, cette année, nous allons gagner de l'argent. Vous avez donc devant vous quelqu'un de parfaitement heureux, et très content de cette chance.

Il est vrai que DAUM est une des rares marques qui fait partie du patrimoine artistique national, voire mondial. Elle est connue partout dans le monde, pour avoir rayonné dès 1878 dans le domaine des arts décoratifs. C'est l'enseigne idéale pour quelqu'un venant du monde du luxe, par son héritage, le savoir-faire unique de ses maîtres verriers, et sa capacité d'innovation. Il faut savoir que, tous les ans, nous faisons environ 30 % de notre chiffre d'affaires en nouveaux produits.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

François Lesage. Si je dis que vous êtes un artiste, cela va vous fâcher et vous allez immédiatement quitter la table... Vous voulez absolument être présenté comme un artisan. Je crois que Karl Lagerfeld dit que vous représentez l'artisanat dans ce qu'il a de plus précieux. J'ai pensé également à Paul Valéry qui, lorsqu'il avait une fiche d'hôtel à remplir, indiquait, dans la rubrique profession, qu'il était « artisan en chambre » ! Si Paul Valéry se permet cela, vous le pouvez vous aussi...

M. François Lesage, maître brodeur

Pour ce qui est de la chambre, nous verrons plus tard... Je pense qu'il s'agit avant tout d'un métier, puis d'un artisanat. Dans le mot artisanat, il y a le mot art. J'aime beaucoup le propos de Coco Chanel sur la différence entre l'art et la mode : la mode est ce qui est beau et devient laid, l'art est ce qui est laid et devient beau. Cela définit un peu notre métier.

Je suis né sur un tas de perles et je fais ce métier depuis plus de cinquante ans. Il est vrai que nous sommes avant tout un métier, avec toute la passion que peut représenter le travail de la main. C'est une thérapie, mais la broderie est aussi le plus vieux métier du monde. Les premières aiguilles ont été des épines de pin ou des arêtes de poisson. Il est dans la nature humaine de se démarquer de ses semblables, la preuve en est que, dans certaines ethnies, on se brode même le corps. Ces scarifications, véritable objet de décoration, reflètent surtout la volonté de se montrer différent.

J'ai commencé dans l'affaire que mon père avait achetée en 1924. Les racines de Lesage remontent à 1870, comme la couture du temps de Charles-Frédéric Worth. Cette haute couture que l'on dit française est avant tout parisienne. Ses créateurs peuvent être français ou étrangers, elle est parisienne car c'est à Paris qu'est né, il y a plus d'un siècle, cet artisanat, avec des personnes dotées d'un savoir-faire. La couture est une sorte de vieille Jeanne Calment, qui continue pourtant à être un élément important du monde de la mode.

On parle souvent de la mort de la couture ! J'ai commencé à Hollywood alors que j'avais vingt ans. J'ai dû revenir en France à la mort de mon père. Il y avait alors quarante couturiers et une trentaine de brodeurs. La couture continuera à vivre tant que certaines grandes maisons pourront s'appuyer sur l'activité commerciale de grands groupes. Ces derniers ont d'ailleurs besoin de la couture. Il leur coûterait beaucoup plus cher d'investir dans la publicité, quand les collections sont un mode d'expression unique, car la haute couture crée la robe unique. La maison Gaultier, pour laquelle j'ai eu le plaisir de travailler pendant des années, s'est d'ailleurs appropriée la notion de « serviteur de la couture ».

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Précisément, vous avez fait une marque de Lesage, qui n'était peut-être à l'origine qu'un fournisseur.

M. François Lesage, maître brodeur

Non, ce n'est pas une marque ! J'ai eu la chance, pendant les olympiades de la haute couture, disons de 1978 à 1992, date de la guerre du Golfe, de pouvoir utiliser une marque Lesage pour les accessoires en reprenant la boutique Schiaparelli, qui était un nos plus importants clients. Mais nous sommes avant tout des fournisseurs, avec un *f* gravé dans la peau, ce qui signifie « fabuleux, fournisseur, et fragile ».

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Combien de personnes la maison Lesage compte-t-elle ?

M. François Lesage, maître brodeur

Nous étions plus de cent en 1990, nous sommes maintenant soixante-dix, avec un certain nombre d'ateliers extérieurs. Certaines années, nous arrivions à produire, en cinq semaines, de cent à cent trente modèles de collection par saison. Aujourd'hui, ces collections se font en quatorze ou quinze jours.

Je suis ravi que vous m'ayez invité à ces entretiens. J'en profite pour dire que je suis profondément marqué que le ministère veuille classer notre métier dans les « métiers rares ». Nous sommes dans une espèce de collimateur d'interdiction de travailler. Je viens d'ailleurs de subir la visite de l'inspection du travail, qui nous interdit de travailler plus de dix heures par jour et de travailler le dimanche. J'ai, par exemple, rendez-vous chez Dior samedi à midi pour savoir quelles robes nous devons leur livrer lundi, robes qu'ils présenteront le mercredi. Nous sommes dans la confusion et dans l'incertitude.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

J'ai vu que vous apparteniez au Conseil des métiers d'art. Vous nous en parlerez... Il y a également cette école de broderie que vous avez fondée il y a plus de dix ans.

M. François Lesage, maître brodeur

En numérologie, 1992 et 1929, c'est la même chose. En 1929, mes parents ont failli « aller au tapis » et ils ont été sauvés grâce à une expropriation. En 1992, j'ai failli « aller au tapis », alors que nous réalisions un chiffre d'affaires supérieur à celui de Dior Haute Couture. Brusquement, le marché s'est effondré. Dans la culture de ce que m'avaient appris mes parents, lorsque je suis rentré des États-Unis à l'âge de vingt ans, j'ai repris la maison et je me suis constitué un trésor de guerre. Malgré cela, en 1995, nous avons épuisé nos fonds propres. Nous avons été sauvés car j'ai eu la chance, c'est une confidence, d'être client d'une banque dont le directeur était astrologue. Après avoir étudié mon thème astral, il m'a déclaré : « Lesage, vous ne manquerez jamais d'argent. » C'est la seule raison pour laquelle je suis encore là...

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Pierre Cornette de Saint-Cyr, je ne vous ferai pas l'injure de vous présenter. Je sais que la création est votre passion, et que vous la considérez comme le plus bel outil de communication.

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

C'est vrai. Mais, tout d'abord, permettez-moi de contredire un peu François Lesage. Il n'y a pas de différence, il n'y a pas d'art majeur, il n'y a pas d'art mineur. Il y a de grands créateurs et des artistes nuls, voilà la différence ! Un brodeur comme François est un bien plus grand artiste qu'un mauvais peintre devant son chevalet. Ce n'est pas parce que l'on tient un morceau de bois avec des poils au bout que l'on est un grand créateur.

J'ai discuté, à New York, avec l'un de mes amis sur les critères objectifs de jugement, qui existent en art comme dans tous les domaines de la vie. Cet ami m'a donné une grille de lecture merveilleuse, qui s'articule autour des trois *i* : *inventor, imitator, idiot* ! Un peintre idiot est donc un piètre artiste face à un grand brodeur. « François, tu es un artiste ! ».

M. François Lesage, maître brodeur

Merci, Monseigneur !

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Cela dit, il est clair que l'espèce humaine est magnifique, car elle a créé l'art. Nous sommes entrés dans une nouvelle civilisation extraordinaire dont la seule matière première est le neurone, car il y a eu plus découvertes de 1950 à 2000 que du temps des grottes de Lascaux à 1950. Nous sommes maintenant dans l'ère de l'espace, de l'intelligence artificielle et des nouvelles sources d'énergie.

La seule matière première est donc la création. Les entreprises, tout comme les Grecs, les Égyptiens et même Louis IX avant elles, ont compris que le plus formidable des outils de communication est l'art.

Faire de la publicité pour dire qu'on est le meilleur est à la portée de tout le monde, c'est artificiel alors que l'art est profond. L'art est ce que Nietzsche appelait « la flèche lente de la beauté ».

Mon combat est de remettre la création française à sa place. Nous avons été les maîtres du monde, nous avons irrigué la culture mondiale du Moyen-Âge aux années 1960. Aujourd'hui, nous sommes passés derrière le Togo sur la scène internationale. Nous avons pourtant des artistes fantastiques, des créateurs formidables dans tous les domaines, des chercheurs extraordinaires. Mais, nous sommes loin de promouvoir cette extraordinaire usine à neurones qu'est la France, alors que nous devrions honorer nos artistes.

J'ai participé récent à une émission de radio pendant laquelle j'ai voulu rappeler que Rémy Chauvin vient d'avoir le prix Nobel de physique. Cet événement n'a suscité que quelques articulets dans la presse, alors qu'une cheville foulée de Zidane occupe la une de tous les journaux de vingt heures pendant une semaine.

Est-il plus important de donner des coups de pied dans un ballon que de faire avancer la civilisation ? Cette inversion des valeurs est préoccupante.

Je dirige le Palais de Tokyo, un centre d'art qui est aussi une usine à neurones. La bêtise de notre Administration est hallucinante ! Nous avons 25 000 m² devant la Tour Eiffel avec ce pavillon japonais de l'exposition de 1937. Monsieur Lang décide d'en faire le palais du cinéma et ordonne sa destruction. Puis, ne trouvant pas d'argent, il décide sa fermeture. Nous nous sommes donc retrouvés avec 25 000 m², quatre salles de cinéma devant la Tour Eiffel fermées pendant douze ans... Dans aucun pays du monde, on est aussi bête !

Pierre Restany fut le plus grand penseur dans le monde de l'art de la fin du xx^e siècle. Il a créé le mouvement des Nouveaux Réalistes, le seul que l'on pouvait opposer au Pop Art américain. Avec lui, nous avons donc investi la première friche, au premier étage, de 1 000 m². Nous avons commencé avec un modèle économique qui a fonctionné, comprenant un peu de l'argent de l'État puisque l'ensemble lui appartient, le reste du financement venant des entreprises. En quatre ans, nous sommes devenus le centre d'art le plus visité d'Europe. On nous avait prédit vingt mille visiteurs par an, nous venons de fêter le millionième au bout de quatre ans !

Pour en venir au mécénat, notre grande victoire est que ce sont maintenant les entreprises qui nous appellent. Elles nous disent avoir besoin de se donner une image de créativité et nous demandent de monter une opération avec elles. Nous venons de faire une exposition avec Nivea, dont l'image était désuète et connotée supermarché. Le succès a été extraordinaire, tous les murs de Paris affichaient la photo de cette fille sublime, rappelez-vous, vue de dos et dévêtue dans sa partie inférieure.

Tout cela signifie que l'art est le seul moteur possible pour la vie des entreprises. Celles qui ne mettent pas les créatifs au cœur du dispositif, celles qui donnent la première place au marketing, ne survivent pas. Quand on n'a rien à vendre, le marketing n'y peut rien ! Quand une entreprise est vide de créativité, elle est tout simplement vide... Seule compte la création. Quand les entreprises le comprennent, elles font appel aux artistes.

Le mécénat ne se résume pas en une sympathie généreuse envers les artistes. Il s'agit au contraire d'un véritable échange. Quand une entreprise monte une exposition au Palais de Tokyo, elle obtient en retour une image de créativité. Voilà comment les choses fonctionnent ! Dans cette nouvelle civilisation, qui avance de quart d'heure en quart d'heure, il faut s'occuper des créateurs.

Je suis en train d'installer une académie Art et Science au Palais de Tokyo, car il n'y a aucune différence entre un grand chercheur et un grand artiste. Il y faut autant d'imaginaire et de vision : le $E = mc^2$ d'Einstein est aussi esthétique que *Les Demoiselles d'Avignon*, et les deux font autant avancer la civilisation. Léonard de Vinci disait que l'on n'aime que ce que l'on connaît, à quoi Picasso ajoutait que l'art s'apprend, ce que le chinois. L'art est un langage, qui circule entre l'artiste et le collectionneur ou le mécène.

Les artistes émettent une pensée codifiée, sous forme de peinture, de musique, de littérature, de haute couture, ou de broderie. Pour être récepteur-décodeur, il faut apprendre les codes, et l'art s'apprend. La culture de nos politiques s'arrête souvent à 1880, ils ont donc du mal à comprendre l'art contemporain. Quand je goûte du vin avec le meilleur sommelier de France, il sentira le fond de framboise qui m'échappera.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Précisément, les diapositives préparées par Sophie Saint-Bonnet sont sexy, non ?

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Si tout le monde se met à faire de l'art pour se donner une image et faire du mécénat, une entreprise comme DAUM, qui le fait depuis toujours, va perdre sa spécificité. DAUM, depuis 1900, a toujours été dans l'art. Pendant que certains disent qu'ils font du cristal, nous, nous faisons de l'art depuis 1878, come la maison Lesage. En 1900, DAUM a gagné le Grand Prix de l'Exposition universelle, avec tout le mouvement de l'Art nouveau qui a vu le jour à Nancy.

Depuis, contrairement à d'autres marques qui ont eu quelque succès en 1900 avec l'Art nouveau, DAUM a évolué. Cette marque a cette caractéristique d'avoir su évoluer avec son temps en termes de création artistique. Elle ne s'est pas, comme les Galets ou les Majorelle, enfermée dans un style Art nouveau.

Cela pose d'ailleurs le débat sur ce qu'est le métier d'une marque, sa spécificité et son savoir-faire. Trop souvent les marques meurent parce qu'elles n'ont pas su évoluer dans la création. Dès 1920/1930, DAUM a quitté l'Art nouveau pour passer au mouvement des Arts décoratifs, tout en gardant cette touche de la nature, notant de la botanique. De grands botanistes ont d'ailleurs travaillé pour la marque...

Notre activité relève plus de l'artisanat industriel que de l'industrie. Notre technique est pratiquement celle de la fonderie, comme celle des artistes qui réalisent des sculptures en bronze. Le cristal est coulé, il n'est pas soufflé. La marque a connu un autre virage en 1968 en se lançant dans le marché des éditions d'art. Elle a approché des sculpteurs fatigués de la terre et du bronze, et leur a proposé de venir travailler la pâte de verre. Les plus grands talents du siècle ont travaillé pour la marque. J'en parle d'autant plus volontiers que Hilton Mc Connico est dans cette salle, et qu'il a réalisé une très jolie Carafe cactus pour DAUM il y a quelques années. Il y a également M. Potard qui représente la maison Casteljac, avec laquelle nous allons probablement travailler l'année prochaine, et M. Moinard, l'architecte du musée des Arts décoratifs, qui réalise actuellement une pièce pour nous. Vous voyez que notre métier n'est pas seulement un savoir-faire, il faut également savoir attirer les talents.

Nous développons deux types de produits. Nous faisons de la haute couture, avec des éditions d'art limitées à huit exemplaires dans le monde, comme par exemple, la dernière sculpture d'Armand, vendue 65 000 €. Je précise que les huit exemplaires ont été vendus avant leur production. Nous réalisons également du prêt-à-porter, avec des produits plus accessibles. La marque propose donc une réponse variée et éclectique aux besoins de sa clientèle. Les

éditions d'art représentent aujourd'hui environ 30 % de notre chiffre d'affaires. Je cite encore Manolo Valdez, Christian Ghion, qui ont travaillé pour nous. Notre directeur artistique, Jean-Baptiste Sibertin-Blanc, nous aide beaucoup, ainsi que Marie-Paule Deville-Chabrolle. Environ trois cent cinquante artistes ont œuvré pour la maison. Je n'en connais pas d'autres qui puissent se prévaloir d'avoir fait travailler autant de talents. Il est très enthousiasmant de travailler pour une industrie qui favorise la création, c'est sans doute la raison pour laquelle nous avons la passion de notre métier.

Vous m'avez demandé, si la maison DAUM faisait du mécénat. Il est vrai qu'elle en fait, et la prochaine collection DAUM – vous remarquerez la référence à la haute couture avec ce terme de collection – sera sur le thème de l'art chinois. Cette nouvelle a fait la une du *Monde* de dimanche dernier. L'art contemporain chinois connaît un succès grandissant, Pierre nous en dira peut-être un mot.

Dans cette collection, nous avons choisi une large palette, depuis l'art classique jusqu'à ce que la Chine offre de plus contemporain en matière artistique, tout en proposant des produits que DAUM a toujours faits. Voici un exemple du débat entre le rationnel et le créatif : DAUM fait toujours du bestiaire avec cette petite touche très réaliste du XVIII^e dont, notant, la production d'une vingtaine de chevaux jusqu'à présent ; comment réaliser un vingt-et-unième cheval créatif ?

Comment renouveler la création, comment puiser de nouvelles inspirations dans le patrimoine artistique mondial ? C'est à ce moment qu'est intervenue la notion de mécénat.

Nous avons donc commencé par faire nos classes, nous sommes allés voir les plus beaux musées d'art chinois du monde, le MET d'abord, puis à Paris, le musée CERNUSCHI et le musée GUIMET. Il se trouve qu'Henri Cernuschi, un contemporain de la maison Lesage, a été un des premiers Européens à mettre le pied au Japon en 1871. Il a fait de ce musée la plus belle collection d'art asiatique. Nous sommes allés voir les conservateurs de ces musées, et j'ai pu réaliser un de mes rêves d'enfant, car, depuis que je suis petite, je vole mentalement une pièce dans tous les musées où je vais. J'ai donc, en quelque sorte, une collection personnelle extrêmement riche !

Nous avons réinterprété en pâte de verre les plus beaux bouddhas, les plus beaux bodhisattvas, les plus beaux chevaux harnachés, les plus belles musiciennes célestes du monde. Le cheval que vous voyez n'est pas un cheval réaliste XVIII^e comme nous avons pu en faire jusqu'à présent. Après avoir choisi environ une quinzaine de ces pièces, nous sommes allés voir ce que la Chine offrait de plus contemporain. Nous avons alors fait appel à deux artistes chinois.

Chen Changwei, né en 1973 et déjà de renommée mondiale, a créé, entre autres, douze fossiles du zodiaque, bien en lien avec le bestiaire de DAUM. Il décrit sa création, d'ailleurs assez désopilante, comme un horoscope, alors qu'il n'y a jamais eu d'éléphant dans l'horoscope chinois. Il s'agit plutôt, d'après les conversations que nous avons eues, d'un message politique qui visait à mettre des animaux un peu étonnants dans des vestes Mao. Dans le cadre de cette œuvre, nous avons inventé la technique nouvelle de l'irisation du cristal, qui donne un rendu matière très nouveau. C'est ainsi que les artistes nous font progresser.

Sui Jianguo est un grand artiste, dont Pierre Cornette de Saint-Cyr va nous dire un mot.

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Il est le directeur de l'Académie des arts de Pékin. Rappelez-vous la dernière exposition de sculptures sur les Champs-Élysées, la grande veste de Mao était de lui. C'est un grand maître de l'art contemporain chinois. Il y a une quinzaine d'artistes, dont il fait partie, qui ont créé le langage contemporain de six mille ans de civilisation, qui, depuis la fin du communisme, est en train de conquérir le monde. Ces artistes ont créé, comme l'ont fait Andy Warhol et le Pop Art, le langage contemporain de la Chine. Mais Sui Jianguo a également, entre autres, réinterprété notre *Discobole* en l'affublant d'un costume Mao.

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Nous ne perdons pas le Nord, puisque nous avons pensé aux Jeux de Pékin de 2008, avec le choix – judicieux – du *Discobole*. Nous sommes très fiers de cette collaboration. Nous avons, à notre habitude, réalisé des vases floraux à la manière de DAUM 1900, en choisissant le thème de la fleur de lotus.

Vous voyez donc comment nous choisissons un thème, comment nous travaillons rationnellement autour, et comment nous intégrons de nombreuses influences pour faire une collection qui soit belle, cohérente, originale, et surtout perçue comme innovante par le consommateur. Si ce dernier a comme unique référence les vases DAUM de sa grand-mère, il risque de trouver la marque un peu poussiéreuse....

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

L'art de la table de nos grand-mères est un des piliers de DAUM, c'est aussi ce qui a fait son succès. Vous avez décidé d'abandonner complètement ces arts de la table, n'est-ce pas un pari risqué ? François Lesage nous disait tout à l'heure que dans les périodes difficiles, il vaut mieux parfois se recentrer sur sa production classique....

M. François Lesage, maître brodeur

Je disais une chose que j'ai entendue à l'école : dans les périodes difficiles, on se recentre plutôt sur son métier.

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Les arts de la table étaient pour moi une incursion dans un nouveau domaine. Si nous regardons ce que DAUM a fait en 1900, il a créé des vases, des objets que l'on qualifierait aujourd'hui de design, dans le sens de fonctionnel. Or, je ne suis pas sûre que ces vases, en 1900, aient contenu des fleurs. Ils étaient déjà des objets décoratifs, des sculptures en pâte de verre. Nous recréons donc ce que la marque a toujours fait, en gardant le savoir-faire mais en essayant d'apporter de nouvelles influences. Nous nous voyons plus comme des Marco Polo de l'art, en voyageant dans des pays ou dans des périodes artistiques données. On pourrait imaginer, par exemple, que DAUM fasse une collection sur les nouveaux surréalistes. Avec la collaboration des plus grands designers actuels, nous nous inscrivons également dans l'extrême contemporain avec des collections de design.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Vous avez fait inventorier le fonds DAUM, vous y teniez. Cela vous donne-t-il plus d'assurance et d'aisance pour investir d'autres styles de création ?

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Voici un exemple très concret : nous avons redécouvert un vase créé en 1929, d'inspiration japonaise, très contemporain parce que très géométrique, et nous allons en faire une réédition dans la collection asiatique du mois de septembre. Vous voyez que nous jonglons entre le passé, le présent, et le futur. Il n'y a pas d'innovation sans recherche et développement.

Nous développons donc un programme de recherches, avec un laboratoire de Saint-Dizier, notant un système de numérisation et de prototypage rapide. Il nous permet de réaliser des empreintes numériques des pièces, sans les toucher, ce qui a permis notre partenariat avec les musées Guimet et Cernuschi, car il est évident qu'on ne peut manipuler des pièces âgées de plus de trois mille ans. Pouvoir offrir de telles pièces réalisées en pâte de verre est une grande première, car, il y a quelques années, il était impossible de réaliser des moulages de ces pièces.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

François Lesage, vous avez, vous aussi, des archives impressionnantes. Combien d'échantillons avez-vous ?

M. François Lesage, maître brodeur

Nous devons avoir soixante-dix mille échantillons, sans compter les essais et les éléments de passementerie, qui doivent représenter treize millions d'heures de broderie.

Pour en revenir aux neurones, n'oublions pas qu'au bout se trouve la main. Dans l'accélération technologique de ces cinquante dernières années, la main ne suit pas. Il faut considérer deux éléments : le savoir-faire et le tour de main. Le tour de main restera toujours assujéti à la vitesse de la main. À l'heure actuelle, nous vivons sur le *vintage*, sur le passé. La culture est acquise, nous nous sommes inspirés de Poiret, Vionnet, Schiaparelli... Nous commençons à grignoter les années 60.

Nous avons, dans ce monde qui va si vite, une espèce d'angoisse dans la créativité. Il nous faudrait un nouveau Courrèges... Dans la décoration, nous sommes très assis sur le XIX^e pompier... Il est vrai que la couture et le prêt-à-porter sont très friands d'archives.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Des créateurs comme Lacroix ou Galliano, se sont montrés inventifs...

M. François Lesage, maître brodeur

Nous ne vivons que sur les archives ! Il faut dire que nous n'avons plus le temps. Nous faisons dans le passé deux collections par an, avec six à sept cents échantillons. La broderie est un peu comme la cuisine, nous avons donc une carte pour notre clientèle qui, ainsi, pouvait commander un œuf mollet au caviar, par exemple.

Aujourd'hui, une année connaît huit à neuf collections. Nous ne savons plus s'il s'agit d'été ou d'hiver, et il faut pourtant être là le premier. Ce *teasing* permanent va aboutir à une collection par mois, sans qu'il n'y ait plus aucune réflexion. Quand M. Balenciaga avait fini sa collection, le 25 juillet en général, il partait en Espagne et revenait en novembre, ressource, et plein de nouvelles idées. Maintenant, nous n'avons plus le temps de rien ! Les neurones, aidés par les ordinateurs, commandent à la main, mais la main garde son rythme propre.

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

La main est capitale. Elle est détentrice d'un savoir qu'il faut non seulement garder, mais promouvoir.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

François Lesage, c'est ce que vous faites dans votre école de broderie.

M. François Lesage, maître brodeur

J'ai créé cette école de broderie en 1992, parce que j'avais très peur d'aller « au tapis », comme je l'ai dit tout à l'heure. De plus, j'ai vu disparaître un métier, qui s'appelle la passementerie. Il est vrai qu'on en fait encore un peu en Tunisie, car certains artisanats restent très ancrés dans les pays du Maghreb. Rappelons-nous que la broderie n'est pas née en France mais en Perse ; elle est arrivée chez nous petit à petit par l'Égypte, entre autres.

Dans ces années très difficiles, en 1992, je répugnais à mettre au chômage mes brodeuses, dont la moyenne d'âge était de vingt-cinq ans. J'ai donc créé cette école, car si nous ne pouvions plus vendre leur produit, nous pouvions vendre leur savoir. Très honnêtement, il s'agissait pour moi de garder mon personnel. Nous sommes ensuite entrés dans la notion de culture et de transmission de savoir-faire, avec cet aspect enthousiasmant que la brodeuse s'en trouvait considérablement valorisée. Le revers de la médaille est que certains couturiers, dont je ne citerai pas le nom, ont embauché des élèves de l'école pour créer leur petit atelier chez eux et faire exécuter leur production en Inde.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Je crois que vous avez, à la demande de Renaud Dutreil, travaillé pour le Conseil des métiers d'art...

M. François Lesage, maître brodeur

Il y a eu d'abord les Maîtres d'art, avec Monsieur Toubon. Aujourd'hui, il s'agit de la Commission de classification des métiers rares, dont la réunion, d'ailleurs, se tient le 5 juillet. Si l'on empêche ces métiers de travailler, ils vont devenir tellement rares qu'ils vont disparaître. J'aime beaucoup Renaud Dutreil, qui a fait des efforts remarquables pour nos métiers. Il faut dire que la seule femme que j'ai vu pleurer avec plaisir est celle qui a inventé les trente-cinq heures ! Nous vivons dans l'absurdité, car si, aujourd'hui, il faut sept ou huit heures de main-d'œuvre pour produire une Twingo de 11 000 €, cette somme représente pour moi une broderie réalisée en cent vingt heures.

Dans notre école, comme dans d'autres où je participe à de nombreux jurys, nous voyons arriver beaucoup de jeunes étrangers très passionnés. Cela est très valorisant pour nous, mais quand ils ont créé une belle broderie en quarante-cinq heures, par exemple, je leur conseille de mettre un cadre autour et de la vendre à la Fiac comme œuvre d'art, car si elle devait figurer sur une robe, elle serait en concurrence avec la même réalisation achetée en Inde pour trois roupies. L'art, c'est aussi du marketing !

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Le marketing vient après... Le combat que nous avons à mener est de promouvoir l'intelligence et la création. Quand les Japonais ont perdu la guerre, ils ont fait appel, pour reconstruire leur pays, à ceux parmi eux qui détenaient le savoir essentiel. Ils les ont nommés, individuellement : « Trésor national vivant ».

M. François Lesage, maître brodeur

Ces personnes sont vissées à leur siège et ne transmettent rien du tout ! Je le sais pour les avoir fréquentées. Je les connais bien, en tout cas dans mon domaine d'activité.

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Pourtant, cette notion de respect est essentielle pour les créateurs, les artistes et les chercheurs.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Je souhaite demander à chacun d'entre vous ce qu'il pense du rôle de l'État à ce sujet.

M. François Lesage, maître brodeur

Qu'on nous laisse travailler !

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

La bureaucratie bornée des fonctionnaires est bien connue. J'ai eu à la connaître, au Palais de Tokyo, uniquement pour avoir le droit de changer quelques carreaux !

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Il est donc plus facile d'obtenir des investissements privés que des subventions de l'État ?

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Dans le privé, quand on décide de faire quelque chose, on le fait ! Dans l'Administration, il faut tenir sans fin des réunions avec des gens qui ne connaissent rien au sujet. Comme disait le général de Gaulle : « Si vous voulez enterrer un projet, créez une commission ! » Je connais bien Monsieur Donnedieu de Vabres, c'est un excellent ministre. Malheureusement, à chaque projet qu'il veut promouvoir, les fonctionnaires de son ministère lui répondent que cela n'est pas possible, il m'en a souvent parlé. Il paraît, d'ailleurs, que l'Administration veut remplacer La Marseillaise, qui serait un hymne trop fatigant, par la chanson de Petula Clark : « Je ne veux pas travailler !... » Nous entendrons donc cette chanson aux défilés de la CGT...

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

J'ai vécu ces dix dernières années à l'étranger. La France a des atouts extraordinaires. Elle se vend mal, par manque de coordination autour de certains projets. Par ailleurs, la question latente dans ce débat semble porter sur la valeur des produits, avec la notion sous-jacente du temps. Le consommateur

est-il prêt à payer ce temps investi dans la réalisation de broderies, par exemple ?

M. François Lesage, maître brodeur

Nous semblons aller vers le luxe accessible. Or, le luxe accessible n'est plus du luxe !

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Ce luxe accessible conduit à délocaliser la production. Cela semble être la seule solution de faire du luxe accessible. Il faudrait pouvoir expliquer pourquoi une réalisation est chère. C'est ce que je fais lorsque l'on me dit que DAUM est cher. J'explique alors que nous fabriquons nos composants, que nous réalisons un modèle, puis un moule dans lequel nous coulons une cire, que nous reprenons cette cire à la main pour qu'elle soit parfaite. Elle est ensuite enchâssée dans un moule en plâtre. Puis, la cire est vidée du moule, qui est alors creux et rempli de cristal. Il est enfourné, puis nous laissons refroidir très lentement, parfois jusqu'à trois semaines. Le *process* est celui de l'artisanat industriel, avec cette contrainte du temps qui coûte beaucoup d'argent. La seule manière de faire plier le prix du temps est d'être très exigeant sur la qualité des œuvres et sur leur aspect artistique. C'est pourquoi nous développons la sculpture, car la valeur ajoutée technique est bien identifiée par le consommateur, en dehors du savoir-faire ancestral de la marque.

M. François Lesage, maître brodeur

Ce double aspect est intéressant. Dans cette ère du prêt-à-porter, mes brodeuses sont obligées d'assurer une certaine production, alors que cela n'est pas leur métier. Nous sommes donc amenés, petit à petit, à délocaliser, si nous voulons assurer une diffusion suffisante. Il est impossible de faire autrement, car on ne peut imposer un acte répétitif à des artisans d'art. Mes brodeuses, qui généralement ont fait peu d'études, savent très bien, au bout de trois ans, ce qu'est un Gaudron ou un Kandinsky, et s'investissent avec passion dans leur métier d'art, car la broderie est un peu comme un tableau.

Dans le passé, la haute couture suffisait, car les couturiers vendaient les patrons sous licence. Les couturières, généralement de bon niveau, nous apportaient alors cette manne qu'était la vente des échantillons sous licence, ce qui nous permettait de faire face aux coups durs de la couture. Le prêt-à-porter, aujourd'hui, oblige les couturiers, pour serrer les prix, à recourir aux façonniers. Il n'est pas possible que nous continuions à assurer une production par des créatifs. Nous allons devoir délocaliser, ce que nous avons refusé jusqu'à présent. Rappelons-nous que la marque Hermès fait fabriquer en Tunisie, cela est connu...

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Nous parlions du rôle de l'État. Celui-ci devrait vous dire : « Restez ! ».

M. François Lesage, maître brodeur

La Compagnie des Indes ne date pas d'hier. Il y avait un marché, et une consommation. Les habitudes ont changé : les consommateurs achètent du consommable, de l'éphémère, c'est-à-dire plutôt du prêt-à-jeter que du prêt-à-porter.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

N'est-il pas injuste d'incriminer seulement l'État, quand les artistes français sont insuffisamment connus à l'étranger, alors que, vous l'avez dit, nous vivons dans un pays très créatif ? N'est-il pas dans le tempérament français de se tirer sans cesse « une balle dans le pied » ? Les médias et la presse ont certainement un rôle à jouer...

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Bien sûr ! J'ai discuté récemment avec Bertrand Lavier, l'un de nos plus grands créateurs, qui m'a fait part de son opinion. Tous les artistes du monde ont leur pays derrière eux. En France, depuis une trentaine d'années, nous sommes le

seul pays où les artistes ont le pays contre eux. Cela fait trente ans que nos artistes sont enfermés dans des réseaux de Frac et de Drac, dans le seul but de faire élire le maire de Maubeuge et de faire réélire le maire de Tourcoing...

Nos artistes ne sont pas là pour circuler entre Lille, Roubaix, Tourcoing et Maubeuge ! Ils doivent aller exposer à New York, Shanghai, Pékin, Melbourne. Il faut les promouvoir. Quand j'entends dire qu'il faut défendre la culture française, je trouve cela stupide. On ne défend que les espèces en voie de disparition, les artistes ne sont ni des koalas ni des ours des Pyrénées ! La France est un pays formidablement créatif qu'il faut promouvoir.

J'ai rencontré récemment un important collectionneur américain qui m'a dit refuser d'aller au Frac du Languedoc Roussillon pour y découvrir des artistes français. Après avoir demandé au directeur de Beaubourg, alors que César était encore vivant, pourquoi il n'organisait pas une exposition de ses œuvres à New York, je me suis entendu répondre : « Il est assez riche, il n'en a pas besoin. » Vous jugerez de la stupidité de cette remarque... J'ai même entendu un conservateur dire que César n'était pas un bon artiste parce qu'il dînait au Fouquet's ! Cette jalousie imbécile a conduit à l'enfermement de nos créateurs. Pour être crédibles dans le monde, il faut que nos créateurs soient poussés par nos musées.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Il faudrait donc plus de musées privés ? Avez-vous pensé à la Fondation Pinault ?

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Tous les musées américains sont privés. François Pinault devait créer, enfin, une fondation privée, avec une collection considérable. Il a voulu s'installer dans l'île Seguin à Boulogne-Billancourt. Pas une seule fois en cinq ans le maire de Boulogne n'est venu visiter le chantier, alors que se posait la question du permis de construire. Le maire de Venise est venu quatre fois en un mois, et a obtenu un permis de construire dans l'Arsenal en trois semaines. Je suis allé à l'inauguration pendant laquelle je n'ai vu, bien sûr, aucun fonctionnaire français !

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Nous connaissons Bernard Arnault et François Pinault. Mais, y a-t-il d'autres Français qui ont décidé de fuir à l'étranger à cause de ces lourdeurs ?

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Bien sûr, tous les collectionneurs ! J'ai participé à un dîner de collectionneurs à Bruxelles, qui m'ont dit : « Tous les Français sont là ! » Dans les ventes de New York, on ne parle que le français ! Les Français achètent donc beaucoup, mais pour laisser les œuvres à Londres ou à Bruxelles, ou ailleurs... Je vais vous donner un autre exemple.

Nous avons les plus grands joailliers de la planète. Je ne sais quel fonctionnaire stupide a décidé d'une TVA de 19,60 % à l'importation. La conséquence en est que plus aucun bijou, plus aucune collection ne revient en France. Ces mêmes fonctionnaires ont, par ailleurs, décrété que l'art contemporain devait être fait entièrement à la main. Toutes les nouvelles formes d'art, comme les vidéos, sont taxées de 19,60 %. De même l'Art déco, puisque les objets ne sont pas uniques. Tout cela est stupide, et l'on se demande comment remettre la machine en route ! Il faudrait tout simplement que le sang se remette à circuler...

Je peux vous donner les derniers prix des ventes de New York : Daniel Hearst, un Anglais de quarante ans, 15 M\$; Maurizio Capellani, un Italien de quarante ans, 3,5 M\$; Miguel Barcelo, 1,5 M\$; pas un Français ne dépasse 10 000 \$! Il y a quelques années, lors d'une vente à Londres, un Miguel Barcelo a atteint 7,5 MF, et un Buren tout juste 65 000 F ! Alors que Buren est un artiste majeur, qui a exposé au musée Guggenheim...

Vous parlez de la presse et des médias... La presse passe son temps à dénigrer les événements culturels. Par exemple, tous les journalistes ont décrié, avant même de l'avoir vue, la première exposition qui s'est tenue au Grand Palais après sa rénovation. Nos artistes sont constamment humiliés. Il en va de même pour les chercheurs. Le professeur Montagnier, après avoir découvert le virus du SIDA, s'est vu mettre à la retraite dès ses soixante ans. Les Américains lui ont fait un pont d'or... Imaginez que Picasso se soit arrêté de peindre à soixante ans !

Cette suite de réglementations stupides fait que François Lesage n'a pas le droit de broder plus de six heures par jour.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

François Lesage, il existe beaucoup d'associations de mécènes. Il y a, par exemple, la société PARAFFECTION, dont la présidente dit pourtant qu'il ne s'agit pas de mécénat mais d'un investissement sur la création. Cela y ressemble...

M. François Lesage, maître brodeur

La famille Wertheimer est une famille intelligente. De plus, elle est inattaquable en OPA car elle n'est pas cotée en Bourse... Madame Montenay m'a d'ailleurs dit, lors d'un dîner il y a six ou sept ans, que la haute couture, avec ses maisons centenaires et même plus jeunes, existait encore à Paris grâce à ce type d'initiatives. Il ne s'agit pourtant pas de mécénat, car les maisons rachetées étaient saines.

L'avantage de nos métiers est que nous pouvons facilement rebondir. Il y a de nouveaux marchés qui s'ouvrent, avec l'Inde par exemple, où il y a maintenant plus de milliardaires qu'à New York. Nous allons nous lancer dans la broderie de saris, car la maharané de Jodpur achètera un sari brodé plutôt à Paris qu'en Inde.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Vous allez devenir un concurrent direct de votre fils, encore qu'il travaille plutôt dans le domaine de l'ameublement...

M. François Lesage, maître brodeur

Il vient de livrer les derniers rideaux de la maison de Vinci, un travail de trente-deux mille heures de broderie par rideau. Il y a de nouveaux marchés, très différents. Autant l'Inde est un pays de culture, autant les Russes d'aujourd'hui ressemblent à nos « BOF » des années 1940.

J'ai été très impressionné par ce que nous a montré Sophie Saint-Bonnet. Il est très courageux de se lancer à l'heure actuelle dans une création contemporaine,

qui est trop souvent regardée avec un œil plus critique que certains éléments pompiers du XIX^e voire du mauvais XVIII^e.

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Il est important de garder une ouverture sur le monde, ce qui manque parfois à la France. J'ai lu une étude récente sur l'image du luxe émanant de différents pays auprès de richissimes Russes. Pour eux, par exemple, le luxe italien est incarné par Monica Bellucci, Giorgio Armani ; le luxe anglais par le faste de l'aristocratie anglaise, certainement pour des raisons évidentes de parallèle monarchique ; les États-Unis semblent hors jeu dans ce domaine ; et les Français sont incarnés par quatre personnes, dont Brigitte Bardot et trois autres personnes décédées. Nous voyons bien que la France a un héritage très important, mais qu'il est mis à mal aujourd'hui. Les gens riches qui viennent faire leur shopping en France reçoivent un accueil qui n'est pas à la hauteur ; on ne parle pas assez l'anglais, par exemple.

La France doit absolument se ressaisir. Pour rester moderne, elle doit ouvrir sa création aux artistes étrangers, car aujourd'hui le monde de l'art est international. A contrario, nos artistes doivent exposer plus à l'étranger, ce qu'ils font moins que les Anglais, par exemple. Il nous faut surtout devenir meilleurs dans le service.

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Ce qu'il y a de merveilleux en France, c'est qu'on y vient pour créer. Au Palais de Tokyo, où nous nous occupons surtout de création très contemporaine, notre dernière exposition était intitulée : « Notre histoire ». Elle traitait non pas des artistes français, mais de l'art en France. Nous avons des artistes français, mais aussi un artiste chinois extraordinaire : Wang Du.

Les Chinois nous disent, quand nous parlons le chinois et pouvons communiquer avec eux, que la culture française est la plus proche de la leur. Un des membres du groupe de journalistes et d'hommes d'affaires qui s'est rendu récent à Shanghai s'est étonné que l'homme qui les a reçus parlât parfaitement le français et leur citait Stendhal et Rabelais, alors qu'aucun d'entre eux ne comprenait le moindre mot de chinois. Nous avons un potentiel formidable en Chine, qu'il faut encourager et promouvoir.

Pour en revenir à la bureaucratie, la réglementation et les syndicats veulent empêcher Vuitton de vendre le dimanche ! Quand nous voyons la queue devant chez LVMH sur les Champs-Élysées, quelle bêtise, surtout quand on sait que les étrangers viennent surtout le week-end ! Qu'on nous laisse respirer !

M. François Lesage, maître brodeur

Il reste heureusement beaucoup de passion, ne soyons pas trop pessimistes ! Malheureusement, la presse est trop politisée. La notion de richesse et de réussite dans le travail est un péché... Mais pas pour les gens qui gagnent des fortunes en tapant dans un ballon ! Quant à la notion d'effort... Un sondage récent révèle que 74 % des jeunes veulent être fonctionnaires, c'est monstrueux !

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Ils veulent être fonctionnaires, mais à moins de vingt kilomètres de leur domicile ! Le même sondage en Italie indique que 75 % des jeunes veulent créer leur propre affaire. En France, grâce à l'Éducation nationale, les enfants croient que Picasso joue au Real Madrid et que Charles de Gaulle était un copain de Charlemagne... Quel peuple de conquérants !

M. François Lesage, maître brodeur

Qu'on laisse au moins travailler ceux qui ont envie de travailler !

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Ceux qui ont envie de travailler, en France, ne sont pas ceux qui prennent la parole. Il est important que les gens actifs s'en emparent, et qu'elle ne soit pas le monopole de la presse. Finalement, dans le débat sur l'Europe, qui s'est avéré un triste échec pour les Français, les seuls que nous ayons entendus étaient les fonctionnaires. Les gens comme nous n'ont pas pris la parole, et nous en sommes responsables.

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Les fonctionnaires sont corporatistes...

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Notre avenir est entre nos mains. La presse est tenue par les syndicats, qui sont tous des syndicats de fonctionnaires... Alain Minc nous rappelle que nous sommes un pays moins syndiqué que la Turquie! Ces syndicats de fonctionnaires, qui ne représentent rien, bloquent le pays. 95 % des journalistes sont de gauche, et s'ils osent se prétendre de droite, ils sont immédiatement mis au placard. Nous sommes bien dans un système de pensée unique. Regardez ce qui s'est passé avec le CPE. La France était prétendument descendue dans la rue. Or, que représentent 800 000 personnes sur 65 000 000 d'habitants ? Ceux qui étaient restés au travail n'ont pas eu droit à la parole. La France travaillait, pendant que quelques étudiants, des fonctionnaires et des retraités défilaient au soleil !

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Cela nous éloigne un peu de notre sujet : Art, Mécénat et Création. Nous allons y revenir par le biais des questions.

DEBAT AVEC LA SALLE

M. Jacques Carles
Président du Sot du luxe et de la création

Les propos que vous avez tenus sont extrêmement riches et passionnants, nous pourrions vous écouter pendant des heures. Vous avez mis le doigt sur la capacité créatrice qu'il y a chez nous, l'attraction pour les créateurs du monde

entier, et les blocages de notre société. Ces blocages sont bien connus et pourtant ils perdurent.

Peut-être savez-vous qu'il y a 1 670 corps dans l'État. Chaque corps est un cloisonnement, un début et une fin de carrière. Ces mondes vivent pour eux-mêmes et en eux-mêmes, et sont incapables d'évoluer autrement qu'à la verticale. Cette verticalisation de la société est un des obstacles majeurs à l'évolution de la société française.

Il n'empêche qu'il y a un potentiel créatif extraordinaire, que l'on ne sait pas mettre en scène mais auquel le mécénat peut offrir de nombreuses possibilités de développement. Le premier mécène s'appelait Mæcenas. Il était l'ami d'Auguste et avait toujours table ouverte pour Horace, pour Virgile, et pour d'autres... Le mécénat est cette association entre un riche particulier éclairé et un puissant. Nous retrouvons au long de l'histoire, avec des personnalités comme Colbert et Louis XIV, cette volonté de donner une impulsion au pays, qui aille au-delà des règles d'organisation et donne en représentation ce qu'il y a de plus beau. C'est ce qu'a voulu Suger pour la construction de Saint-Denis, avec les sculpteurs et les artisans du vitrail qui devaient réaliser ce qu'il y a de plus beau. Les Médicis et Napoléon ont été des mécènes...

Quand l'entreprise pratique un mécénat lié à une stratégie de développement, l'État, principal mécène de l'histoire, ne joue plus son rôle. Il a fait descendre le mécénat dans l'Administration, avec les Drac, les Frac, et autres organisations qui minent le mécénat, c'est-à-dire cette projection dans l'avenir dont elles sont incapables puisque tenues par des budgets annuels. Elles ne peuvent donc pas aller au-delà de l'horizon de l'année.

Je crois que l'État peut redevenir mécène demain, si quelques politiques insufflent la volonté soit d'investir, soit de ne pas appliquer de règles aussi stupides et applicables à tous. Il y a des métiers qui ne peuvent se satisfaire des règles générales, comme la fermeture du dimanche par exemple. S'il y avait déjà la volonté de ne pas être stalinien dans l'application des règles, s'il y avait quelques exemptions qui permettent l'injonction naturelle de s'épanouir, nous n'aurions pas de Montagnier aux États-Unis, ni d'entreprises qui ont les plus grandes difficultés à répondre à la demande.

Finalement, la question que nous nous posons aujourd'hui n'est-elle pas de rendre à l'État les moyens de redevenir mécène, et donc de lui dire ce qu'il faut faire ? Pratiquer l'ouverture dont nous avons parlé, consiste aussi à faire passer des messages aux politiques. Nous en côtoyons beaucoup, les uns et les autres, et nous savons bien qu'au fur et à mesure qu'approchent les échéances

électorales, leurs idées sont de plus en plus courtes. C'est le moment de leur en apporter de nouvelles !

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Y a-t-il d'autres interventions ? Christian Bonnet, je suis sûre que vous avez des choses importantes à nous dire...

M. Christian Bonnet, maître lunetier, tabletier, écailliste

J'ai entendu beaucoup de propos intéressants. Je suis également maître d'art, co M. Lesage, et je pense qu'il y a des solutions pour nous faire connaître. Pourtant, quel Français sait qu'aujourd'hui il y a en France soixante-six maîtres d'art, qui sont les équivalents des Trésors vivants au Japon ? Dire que nous vivons à l'ère de la communication... Nous appartenons à cette base qui doit obliger les gouvernements à remédier à la situation que vous avez décrite. Les journalistes et les médias vont-ils enfin prendre leur courage à deux mains pour faire connaître et promouvoir nos créateurs, au lieu de ne se préoccuper que d'audimat ? Je ne suis pas plus optimiste que vous ! Il ne suffit pas de constater, il faut agir, et parmi vous, certains ont des connections importantes auprès des gouvernants...

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Il s'agit là d'un problème structurel momentané. Nous avons des maîtres d'art, des chercheurs, des artistes, tous extraordinaires... Il faudrait simplement que l'on redonne le pouvoir à l'intelligence.

Tous les grands hommes politiques de tous les temps ont toujours eu à leur table les meilleurs cerveaux de leur époque. J'ai rencontré dernièrement M. Barnier, alors ministre des Affaires étrangères, et lui ai proposé d'organiser chaque mois un dîner au Quai d'Orsay avec deux grands savants et deux grands artistes. Malheureusement, il a été remercié quinze jours avant le premier dîner. Il me faut donc recommencer à zéro.

J'ai rencontré beaucoup de gouvernants. Pour beaucoup d'entre eux, leur culture s'arrête à 1880, alors que nos savants étudient la poussière de comètes...

L'année dernière, les mêmes nous ont fait écouter le vent sur un satellite de Saturne, à un milliard et demi de kilomètres... Pour évoluer, nos hommes politiques devraient rencontrer chaque jour de grands scientifiques, de grands artistes, de grands philosophes, de grands sociologues, de grands poètes, pour connaître le monde dans lequel nous vivons. Ils devraient également rencontrer de grands couturiers, de grands brodeurs... On ne peut pas faire avancer les choses en ne s'occupant que des élections prochaines. C'est la création qui fait avancer le monde, qui fait avancer les entreprises. Si DAUM s'était contenté de continuer à fabriquer, même avec de nouvelles techniques, les mêmes vases qu'au début du siècle, cela se serait très vite arrêté !

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Il me vient une idée : pourquoi ne ferions-nous pas des empreintes de brevets Lesage dans de la pâte de verre ? Cela serait beau !

M. François Lesage, maître brodeur

Cela a déjà été fait, nous avons eu un partenariat avec Haviland. Cela dit, je veux bien vous donner mes empreintes !

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Nous allons vous remettre du papier pour que vous puissiez signer un contrat ! Y a-t-il d'autres questions ?

la salle

Mes propos s'adressent à Pierre Cornette de Saint-Cyr. Je fais partie de l'équipe de mécénat du musée du Louvre, qui observe vos activités avec intérêt. Je suis sorti, il y a quelques années, d'une école de commerce, pour intégrer le musée

du Louvre, qui est un établissement public administratif. J'aimerais apporter un correctif.

Vous avez beaucoup décrié l'Administration, alors que vous oubliez de préciser que la loi d'août 2003 sur le mécénat culturel, grâce à laquelle l'exposition Nivéa existe aujourd'hui, est la preuve de la prise de conscience du gouvernement des nouvelles réalités et des nouvelles relations existant entre les établissements et les entreprises.

C'est un succès aussi bien chez vous que chez nous, car le musée du Louvre fait une recette annuelle de 30 M€. Je pense qu'il faut souligner cet effort de prise de conscience des évolutions du marché. L'État l'a bien compris, en tout cas dans le domaine du mécénat des entreprises. Le soutien aux entreprises leur permet d'enrichir leurs collections. Voilà le correctif que je souhaitais apporter.

Cela dit, je tiens à dire que je partage avec vous l'intérêt « gratuit » de l'exposition Nivéa. Elle est un peu différente des opérations que nous pouvons mener au Louvre, notant la récente exposition Ingres, qui était soutenue par AGF. En effet à l'inverse de cette exposition que le musée a organisée, vous semblez plutôt avoir loué un espace à Nivéa, qui a réalisé à cette occasion une opération de communication. Cela me semble différent d'une simple opération de mécénat.

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Non, car, au lieu de faire une simple opération de marketing, nous avons monté une exposition « mécénée » par Nivéa. Le succès populaire est formidable. Nous avons été décriés par quelques journalistes, ce qui nous a peu atteints car nous en avons l'habitude. Quand je vois ces affiches sublimes sur les Champs-Élysées annonçant l'exposition Ultra Peau au Palais de Tokyo, j'en suis très heureux. Alors, pourquoi pas Nivéa ?

Patricia Martin, productrice et journaliste à France Inter

Il y a quelques années, Nivéa avait une excellent crème antirides au prix de 50 F le pot. Alors, ne critiquez pas Nivéa ! Ils font de très bons produits, pas du tout bas de gamme !

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Nivéa nous a dit avoir besoin de se redonner une image de créativité, surtout quand ses concurrents martèlent qu'ils sont à la pointe de la recherche... L'exposition a été une opération à la fois de communication et de mécénat. Quand les Médicis commandaient un tableau, ils ne se privaient pas de le dire haut et fort ! Ce n'est certes pas de façon anonyme que Jules II a commandé le plafond de la chapelle Sixtine à Michel-Ange... Il faut dire qu'aucun artiste actuel n'accepterait de signer les contrats de mécénat de cette époque tant ils étaient contraignants dans les conditions de réalisation de l'œuvre commandée.

Si le Palais de Tokyo a le succès que nous lui connaissons depuis quatre ans, c'est que nous recevons certes une partie de l'argent de l'État, mais que, surtout, notre modèle économique repose sur notre travail avec les entreprises. C'est un modèle que je revendique et dont je suis fier. Diriger une vaste entreprise et promouvoir la créativité est un formidable gage de modernité. On ne peut plus vivre comme il y a cent ans !

la salle

À mon sens, je ne serais pas aussi pessimiste en ce qui concerne l'Administration. Je pense qu'il va y avoir un tir croisé entre les entreprises individuelles et les institutions pour tirer un bilan des premières expériences de cette loi sur le mécénat, qu'il faudra faire évoluer en conséquence.

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

Vous avez raison, la situation peut évoluer rapidement. Cette loi date de trois ans seulement... Je ne suis pas pessimiste, je m'emporte parfois car il y a des blocages insupportables. Il suffit que le sang se remette à circuler pour que tout avance à grande vitesse, surtout si nous avons des gens comme vous dans l'Administration !

Sophie Saint-Bonnet, présidente du directoire de DAUM

Nous pouvons faire le parallèle avec les marques. Si l'on considère que la France est une marque, nous dirons qu'elle a un héritage, un savoir-faire intellectuel, scientifique et artistique. Je dirai également que l'Administration française fait

partie des atouts du pays. Aujourd'hui, le modèle patine par faute de croissance. Il faut avoir une vision entrepreneuriale pour remettre le pays au travail, et surtout dans un élan d'optimisme. Cela peut aller très vite !

Intervention de la salle

Je me permettrai d'ajouter un mot à propos de ce qui vient d'être dit... J'ai passé les plus belles années de ma vie dans la fonction publique, au ministère des Finances, à la Direction du budget. Je connais bien cette maison et les pudeurs qu'elle a vis-à-vis du changement. Il est vrai que le Trésor public a beaucoup de pouvoir, comme dans beaucoup de pays, et c'est une chose normale dans les États de droit. De plus, la Cour des comptes veille !

Il est tout de même étonnant que la France, qui est un pays aussi créatif et inventif, ait autant de retard dans sa capacité à investir dans la création.

Il est vrai qu'il y a eu une évolution depuis cette loi de 2003. Elle n'est que fiscale pour le moment, elle n'est pas encore politique. Celle-ci s'illustrera par de grands travaux, de grands chantiers, de grandes orientations, mais nous n'en sommes pas encore là. Je ne suis pas convaincu que l'Administration, telle qu'elle est structurée aujourd'hui, se reformera naturellement, malgré toute l'ardeur de certains fonctionnaires et contractuels. Si des choix politiques ne sont pas faits, cette réforme sera limitée.

Dans le domaine de la création, il existe le crédit d'impôts pour la recherche, par exemple. On pourrait imaginer un crédit d'impôts renforcé pour la création, à l'intention des maisons de luxe, par exemple.

M. François Lesage, maître brodeur

Il existe déjà, en effet. Il y a de nouveaux textes importants. Les bénéficiaires potentiels répugnent à y faire appel de peur d'une intrusion des services fiscaux dans leurs affaires.

Intervention de la salle

Cela entraîne automatiquement un contrôle immédiat. En fait, ce sont les décrets d'application, les arrêtés et les circulaires qui font que ces bonnes intentions ne s'appliquent pas dans la réalité. C'est pourquoi je dis que ce n'est pas l'Administration qui fera changer cette situation, ce n'est jamais le cas...

M. Pierre Cornette de Saint-Cyr, maître d'enchères

J'en suis bien d'accord. Avec cette loi sur le mécénat, les entreprises pouvaient, initialement, acheter des œuvres. Aujourd'hui, Bercy n'est plus d'accord. Pour que ces achats puissent être assortis d'avantages fiscaux, il faut que les œuvres soient exposées au public. Ceci est pratiquement impossible à réaliser par les entreprises.

Rappelons qu'aux États-Unis, tous les musées sont privés. Quand vous donnez une œuvre, le montant correspondant est défalqué à 100 %. Il existe une vraie collaboration entre les musées, les galeries, les artistes, et les collectionneurs, et tout cela, pour la plus grande gloire et le plus grand bien du pays. En France, il est très difficile de communiquer avec l'Administration. Aucun musée ne parle avec une galerie, ou un collectionneur, dans le but de réaliser une opération commune. Essayez donc de discuter avec le musée du Louvre !

Je vais essayer, avec le Palais de Tokyo, de promouvoir des œuvres à l'étranger, et je travaille dans ce sens pour organiser une exposition à New York. Je veux que le Palais de Tokyo devienne une marque, une marque d'intelligence, de créativité, et de qualité. Beaubourg, qui devait être notre vaisseau amiral pour la promotion de l'art français dans le monde, a organisé 95 % d'expositions d'artistes étrangers sans échange, alors que cette pratique est largement répandue dans le monde. Prenons le cas de l'école anglaise, qui n'existait pratiquement pas. Regardez ce qu'elle est devenue grâce à la collaboration entre Saatchi et la Tate Modern... Cela pourrait être la même chose en France, la situation pourrait changer en un quart d'heure. Il suffirait de changer un peu les règles... Soyons optimistes !

